

24 images

24 iMAGES

Liberté, égalité, paternité

Pater d'Alain Cavalier, France, 2011, 105 minutes

André Roy

Numéro 155, décembre 2011, janvier 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66699ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, A. (2011). Compte rendu de [Liberté, égalité, paternité / *Pater* d'Alain Cavalier, France, 2011, 105 minutes]. *24 images*, (155), 50–50.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2012

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



Liberté, égalité, paternité

par André Roy

Alain Cavalier, dans ses dix commandements pour *Pater*, dit qu'il ne veut plus filmer que des personnes et non des personnages. Il veut continuer de mettre son cinéma au défi, de le confronter tant aux genres qu'à la manière de filmer – sa carrière a subi, à cet effet, plusieurs réorientations. Depuis près de vingt ans, il ne fait plus de films conçus de manière traditionnelle; lui seul assume dorénavant presque toute la chaîne de production (caméraman, monteur, voix off, acteur, etc.). Il nous a offert un cinéma de l'intime et de l'éphémère qui lui permettait de garder confiance dans le septième art. *Pater* souligne fortement cette confiance alors qu'il est une aventure risquée tellement il est soumis aux lois du hasard et, en conséquence, à tout ce qui peut advenir devant sa caméra. Cavalier sait qu'il ne peut que porter ainsi la vérité du cinéma à un des plus hauts points d'incandescence : d'être la mémoire du monde et de soi, biographique et autobiographique. C'est ce qui arrive ici.

Nous sommes dans la réalité d'un film à tourner, dans celle du film dans le film et dans celle du film dans la réalité. Ainsi, l'œuvre, structurée minutieusement par ses mises en abyme, se colle au réel, se moule dans les désirs du cinéaste et de ses commandements. La personne Alain Cavalier, ci-devant filmeur (comme il aime à se définir), va régulièrement se métamorphoser en un autre, c'est-à-dire en un personnage, et demander aux autres, en particulier à Vincent Lindon, de faire de même. Et d'imposer alors des allers et retours entre personnes (le réalisateur et

l'acteur) et personnages (le président et le premier ministre). On est dans une sorte de jeu de rôles, dans une convention où la part belle est donnée à l'improvisation, dans une sorte de va-tout dans la mise en scène et l'interprétation, dans le choix des plans et des mouvements de caméra. Le cinéaste se lance, et le film sera ce qu'il sera : une œuvre en train de se faire, unique et fascinante.

Il y a donc Alain Cavalier et Vincent Lindon, et un président de la République (Alain Cavalier) et un candidat au poste de premier ministre de la France (Vincent Lindon). Le président est le *pater*, celui qu'on écoute comme un fils peut écouter son père, ou comme un chrétien peut écouter la voix de Dieu et se réconcilier avec soi-même². Le père Cavalier et le fils Lindon se fondent dans la complicité, dans une relation égalitaire où la paternité se muera en fraternité (pas d'autorité, pas de pouvoir). Le père président filme le fils en futur premier ministre (qui démissionnera à la fin, ne pouvant assumer le pouvoir, justement); si se filme en lui parlant (en tentant de le rassurer); cependant, le premier ministre filme également son président (tout fier des avantages que peut procurer son poste), se filme également (surtout quand il a des doutes). On réfléchit à haute voix. On discute en mangeant (et quelle bouffe!). On s'interroge en choisissant une cravate et on exulte parce qu'elle est signée Iñes de la Fressange. On rit et on se confesse (le cinéaste parlant tout particulièrement de son père). On sait qu'il y a la mémoire et la mort, la crainte et la trahison,

le courage et la faiblesse, le rapport à l'autorité et aux femmes, la jeunesse et la vieillesse – et que le cinéma peut enregistrer cela : ce qui préoccupe Cavalier (réalisateur et président) et Lindon (acteur et premier ministre) nous préoccupe également. On joue et on n'est pas dupe. Alors le filmeur se filme, le comédien se filme, l'un et l'autre se filment en tant que personnes – et non plus comme personnages. Quitte à frôler le paradoxe et la mystification, la complaisance et l'exhibitionnisme – comme le dompteur frôle l'animal sauvage qu'il tente de dresser et risque d'y laisser sa peau. Oui, rien n'est sûr au cinéma et tout y est possible.

À la fois simple et sophistiqué, *Pater* nous rassure toutefois totalement sur l'état du cinéma, présent et futur. Il est séduisant, très ludique, délicat, super malicieux, en plus d'être rempli de réflexions pertinentes sur le monde politique et d'être un portrait chaleureux d'Alain Cavalier et de Vincent Lindon. Atypique, tenant de la stratégie de l'amateur et de la connaissance de l'artisan, il possède une liberté de ton et d'esprit exceptionnelle. L'acte du cinéma devient ici un acte de vérité. Un acte aussi pur que chez Bresson. Aussi exigeant que chez Godard. Aussi vif que chez Tati. Aussi émouvant que chez Renoir. Du grand cinéma. 🎬

1. *Le Monde*, 21 juin 2011 : http://www.lemonde.fr/cinema/article/2011/06/21/les-dix-commandements-d-alain-cavalier-pour-pater_1538529_3476.html.
2. Voir encore le 8^e commandement, *ibidem*.

France, 2011. Ré., scé., mont. : Alain Cavalier. Int. : Vincent Lindon, Alain Cavalier, Bernard Bureau, Jonathan Duong, Hubert-Ange Fumey, Jean-Pierre Lindon, Manuel Marty, Claude Uzan. 105 minutes.